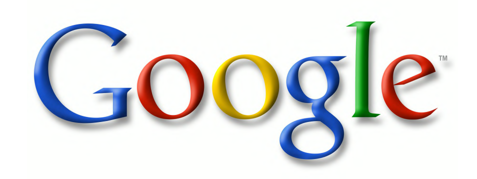
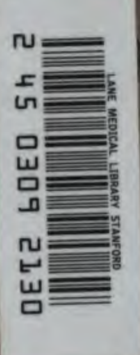




INFLUENCE

DES

CIENCES EN GÉNÉRAL

ET DE LA MÉDECINE

SUR LA CIVILISATION DES ARABES

DISCOURS

Prononcé à la Séance solennelle de rentrée de l'École de Médecine d'Alger
Le 20 Novembre 1862

PAR

Le Dr Amédée FRISON

PROFESSEUR DE PATHOLOGIE CHIRURGICALE ET DE MÉDECINE OPÉRATOIRE.

MONTPELLIER

YPOGRAPHIE DE BOEHM & FILS, PLACE DE L'OBSERVATOIRE

1862

INFLUENCE

DES

SCIENCES EN GÉNÉRAL

ET DE LA MÉDECINE

SUR LA CIVILISATION DES ARABES

DISCOURS

Prononcé à la Séance solennelle de rentrée de l'École de Médecine d'Alger

Le 20 Novembre 1862

PAR

Le Dr Amédée FRISON

PROFESSEUR DE PATHOLOGIE CHIRURGICALE ET DE MÉDECINE OPÉRATOIRE.

MONTPELLIER

TYPOGRAPHIE DE BOEHM & FILS, PLACE DE L'OBSERVATOIRE

1862

INFLUENCE

DES SCIENCES EN GÉNÉRAL

ET DE LA MÉDECINE

SUR LA CIVILISATION DES ARABES



MESSIEURS,

Je viens examiner devant vous l'*influence que les sciences en général et la médecine en particulier peuvent exercer sur la civilisation des Indigènes*. Les difficultés de ma tâche sont grandes, je ne me les dissimule pas, et le sujet était digne d'une voix plus autorisée que la mienne. Si je n'ai pas reculé devant l'idée de mon insuffisance, c'est que j'ai vu dans ma conscience que les études de cette nature, quelle que soit leur imperfection, peuvent avoir leur utilité.

Je n'ai pas à dire ici ce qu'il faut entendre par civilisation : des Philosophes, des Historiens, des Économistes l'ont définie avant moi. Civiliser les Indigènes, c'est leur faire partager les bénéfices des progrès accomplis en Eu-

rope ; en un mot, c'est aider à leur perfectionnement matériel et moral, individuel et social.

Mais une première question se présente : La civilisation de ce peuple est-elle possible ? La Providence a-t-elle placé au cœur de toutes les races le germe de la perfectibilité ? Il est permis d'en douter ; car la doctrine de l'inégalité du droit à la liberté, de la servitude comme institution naturelle, systématisée par Aristote dans sa *Politique*, se reproduit au XIXe siècle suivant les temps et les lieux. Quel que soit notre respect pour le grand naturaliste, il nous est impossible d'admettre ses théories politiques ; au contraire, nous aimons à citer, sur cette matière, le frère de l'illustre Alexandre de Humboldt : « Une idée qui se révèle à travers l'histoire, en étendant chaque jour son salutaire empire, dit Guillaume de Humboldt ; une idée qui, mieux que toute autre, prouve le fait, si souvent contesté mais plus souvent encore mal compris, de la perfectibilité générale de l'espèce, c'est l'idée de l'Humanité ; c'est elle qui tend à faire tomber les barrières que des préjugés et des vues intéressées de toute sorte ont élevées entre les hommes, et à faire envisager l'humanité dans son ensemble, sans distinction de religion, de nation, de couleur, comme une grande famille de frères, comme un corps unique marchant vers un seul et même but : le libre développement des forces morales. Ce but est le but final, le but suprême de

la sociabilité, et en même temps de la direction imposée à l'homme par sa propre nature, pour l'agrandissement indéfini de son existence.» (Guillaume de Humboldt, *Sur la langue kavoi,* tom. III.)

Alexandre de Humboldt lui-même, abordant le même sujet, s'exprime ainsi : « En maintenant l'unité de l'espèce humaine, nous rejetons, par une conséquence nécessaire, la distinction désolante des races supérieures et des races inférieures. Sans doute il est des familles de peuples plus susceptibles de culture, plus civilisées, plus éclairées, mais il n'en est pas de plus nobles que les autres. Toutes sont également faites pour la liberté, pour cette liberté qui, dans un état de société peu avancé, n'appartient qu'à l'individu; mais qui, chez les nations appelées à la jouissance de véritables institutions politiques, est le droit de la communauté tout entière.» (*Cosmos*, tom. I.)

Messieurs, la race arabe ferait-elle partie de cette famille de peuples qu'Alexandre de Humboldt considère comme moins susceptible de culture? Il est difficile de répondre à cette question, en rapprochant le passé et le présent de la race. Avant de chercher la cause de sa décadence actuelle, je dois vous faire connaître ce qu'elle fit, ce qu'elle fut, afin de rendre hommage à ses efforts, à l'époque reculée où elle propagea, par des études et des découvertes dignes de servir d'exemples dans toutes les phases

de la marche du progrès, les lumières de la science dans l'Europe assoupie. Pour mentionner, en passant, la défectuosité de l'organisation politique du peuple arabe, je rappellerai ces paroles du Prophète :

« *Le califat après moi sera de trente années ; après ce terme, il n'y aura que des puissances établies par la force, l'usurpation et la tyrannie.* » Et les anciens docteurs, renchérissant sur ces paroles, ont enseigné que l'exercice du califat est légitimé par le triomphe des armes et la possession réelle du pouvoir.

Cette absence de stabilité et de garantie dans le pouvoir arrêta la civilisation des peuples musulmans. Mais on ne saurait affirmer que parmi ceux qui sont susceptibles de culture, on ne doive les placer au premier rang. Il nous suffit, pour valider notre opinion, de consulter le passé, l'histoire de ce peuple.

Un jour, apparaît un homme qui réunit sous une même loi les tribus indépendantes de l'Arabie. Alors une nation se leva, le Coran d'une main et l'épée de l'autre, pour marcher à la conquête du monde. On ne saurait se défendre d'un sentiment d'admiration, quand on songe qu'une poignée d'hommes étendit en quelques années son empire depuis les bords du Gange jusqu'aux rives du Tage. De 632 à 712, la Perse, la Syrie, la Mésopotamie, l'Égypte, l'Afrique septentrionale et l'Espagne tombèrent au pou-

voir de ces hardis conquérants. La Gaule à son tour fut envahie, mais la victoire de Charles Martel les fit rétrograder et sauva la France.

On voit alors toutes ces nations, réunies sous l'étendard du Coran, raviver les lumières de la civilisation prête à s'éteindre, et en inonder l'Europe engourdie dans les ténèbres du moyen âge.

De Bagdad à Cordoue, sur tout le territoire soumis à l'islamisme, s'ouvrent des écoles, des académies célèbres où toutes les branches des connaissances humaines sont enseignées et étudiées avec éclat.

En rappelant ce qu'ils ont fait pour les sciences et les arts, il nous sera facile de comprendre que l'Arabe, sous un gouvernement stable, aurait pu, nouveau convive, s'asseoir au banquet de la civilisation européenne.

Je ne vous parlerai pas des immenses travaux qu'ils accomplirent dans les lettres, dans l'histoire ; mais je ne saurais me dispenser de vous faire remarquer que, malgré le Coran, les Arabes eurent une philosophie à eux. Ils jugèrent les anciens d'après les idées néoplatoniciennes et néopythagoriciennes, et ils forment la chaîne qui joint l'ancienne Philosophie à la Scholastique. Ils avaient leurs réalistes, leurs nominaux, leurs conceptualistes, comme ils avaient des grammairiens, des historiens et des romanciers dont les Lettres s'honorent encore aujourd'hui.

Aucune des sciences abstraites ou appliquées ne leur

fut étrangère : les Mathématiques , l'Astronomie , la Chimie, la Physique, la Biologie furent de la part de ces hardis conquérants l'objet d'une attention souvent couronnée des plus heureux résultats , et on peut dire avec de Humboldt que « les Arabes doivent être regardés comme les véritables fondateurs des sciences physiques , en prenant cette dénomination dans le sens auquel nous sommes habitués aujourd'hui. Sans doute, dans le domaine de l'intelligence, l'enchaînement continu de toutes les idées rend très-difficile d'assigner l'époque précise de leur naissance ; de bonne heure on voit briller çà et là quelques points lumineux dans l'histoire de la science et des procédés qui peuvent y conduire. Quel long temps ne s'écoule pas entre Dioscoride, qui extrayait le mercure du cinabre, et le chimiste arabe Djeber ; entre les découvertes de Ptolémée en optique et celles d'Al-Hazen ! Mais les sciences physiques, et plus généralement les sciences naturelles, ne peuvent être considérées comme fondées que du moment où un grand nombre d'hommes marchent de concert dans les voies nouvelles, bien qu'avec un succès inégal. Après la simple contemplation de la nature, après l'observation des phénomènes qui se produisent accidentellement dans les espaces du ciel et de la terre, viennent la recherche et l'analyse des phénomènes, la mesure du mouvement et de l'espace dans lequel il s'accomplit. C'est à l'époque d'Aristote que, pour la première fois, fut mis en usage ce mode de

recherches ; encore resta-t-il borné le plus souvent à la nature organique. Il y a, dans la connaissance progressive des faits physiques, un troisième degré plus élevé que les deux autres : c'est l'étude approfondie des forces de la nature, de la transformation à laquelle ces forces travaillent et des substances premières que la science décompose pour les faire entrer dans des combinaisons nouvelles. Le moyen d'opérer cette dissolution, c'est de provoquer soi-même et à son gré les phénomènes, en un mot c'est l'expérimentation. Les Arabes s'élevèrent à ce troisième degré, presque complètement inconnu des anciens, en s'attachant surtout aux faits généraux. » (*Cosmos*, tom. II.)

Nous devons aux Arabes la découverte de l'acide sulfurique, de l'acide nitrique, de l'eau régale, de la préparation du mercure, de certains oxides et de la fermentation alcoolique.

Ce sont eux les premiers qui corrigèrent les tables de Ptolémée, et qui nous transmirent des observations importantes sur les phénomènes de la réfraction, sur le lieu apparent de l'image dans les miroirs courbes, le foyer des miroirs caustiques, sur la grandeur apparente des objets, le grossissement du soleil et de la lune vus à l'horizon. L'ouvrage d'Al-Hazen peut être regardé comme la source de toutes nos connaissances en optique.

La découverte et l'application du pendule, comme me-

sure du temps, leur appartient; il faut cependant reconnaître qu'ils ne surent pas le rattacher à un rouage, car il n'est pas douteux aujourd'hui que l'horloge envoyée à Charlemagne par Haroun-al-Raschid avait l'eau pour moteur.

Les Arabes cultivèrent la Botanique, surtout au point de vue de l'art de guérir, mais sans négliger les questions de science pure : l'Anatomie, la Physiologie des plantes et leur Géographie leur doivent des observations intéressantes.

L'Histoire des animaux d'Aldémiri, le Buffon des Arabes, est justement célèbre.

La Géologie ne leur fut pas étrangère, et personne n'ignore à quel haut degré de perfection ils portèrent l'agriculture, cette première des sciences.

A nous médecins, les noms de Rhazès, d'Avicenne, d'Aven-Zoar, d'Averroës, d'Albucasis, nous rappellent une dette de reconnaissance.

Les arts et l'industrie doivent aux Arabes de nombreux perfectionnements, et, par le fait de leur conquête, un remarquable élan se manifesta dans l'activité nationale des pays qu'ils avaient soumis.

L'architecture arabe est et sera admirée dans tous les siècles.

Sans parler d'un grand nombre de productions et d'inventions précieuses qui ne laissent aucun doute sur la merveilleuse activité de l'intelligence de ce peuple, je ne dois

point passer sous silence trois découvertes qui leur appartiennent et qui ont contribué à changer la face du monde: je veux parler du papier, de la boussole et de la poudre à canon.

Au xe siècle, en effet, une partie du temple de la Mecque croulait, détruite par l'incendie qu'allumèrent des espèces de bombes. Voici la description que donne de ces instruments de guerre Alamré, secrétaire de l'émir d'Égypte Malek-al-Saheli: «*Serpunt susurrantque scorpiones circum ligati ac* nitrato pulvere *incensi*, *unde explosi fulgurant ac incendunt. Jam videre erat manganum excussum veluti nubem per aera extendi, ac tonitrus instar horrendum edere fragorem*, *ignemque undequaque vomens, omnia rumpere, incendere, in cineres redigere.*» (Traduction de Casiri.)

On lit dans la *Chronique d'Alphonse VI* qu'au xie siècle, dans un combat naval entre l'émir de Séville et celui de Tunis, les vaisseaux du roi de Tunis portaient certains tubes de fer avec lesquels ils jetaient beaucoup de tonnerres de feu. (Chronique écrite par Pedro, évêque de Léon, et citée par Mexia.)

Pendant longtemps on a fait aux Chinois l'honneur de la découverte de la boussole: c'est là une assertion dénuée de preuves; tandis que, dès le xie siècle, les Arabes se servaient de la boussole, non-seulement dans leurs expéditions maritimes, mais encore dans leurs voyages au milieu

des déserts. Leonie Chalcondile (*De rebus Turcicis*) s'exprime ainsi en parlant des caravanes : « *Camelos conscendunt utentes signis quæ viam commonstrant magnetis demonstrationibus, colligentes igitur ab septentrionali plagâ quâ orbis parte eundum sit, quò viam conjectantes pergunt.*»

Le papier de soie se fabriquait vers le VIIe siècle à Samarcande et à Bokhara ; mais c'est l'an XCVIII de l'Hégire qu'un certain Joseph Amrâ, le premier de tous, inventa le papier de coton et en enseigna l'usage aux Arabes. Arrivés en Espagne, ceux-ci découvrirent la fabrication du papier de lin, de chanvre et de vieux linge. Ils connaissaient ces papiers satinés et ornementés dont notre industrie est fière. «*Ut ego ipsi*, dit Casiri en parlant de certains papiers, *in illis veluti in speculo me non semel conspexerim.*»

Ainsi, Messieurs, nous retrouvons chez les Arabes la plupart des idées dont l'Europe moderne se glorifie, et nous pouvons dire en toute justice qu'ils ont préparé et jeté les premières bases de la civilisation actuelle ; car ils relient deux grandes époques, celle des Grecs et celle de la Renaissance. Et maintenant ils sont bien loin de l'ère brillante que nous avons essayé de rappeler à votre mémoire. L'intelligence et le génie n'ont pu abandonner cependant des populations qui avaient fait de leurs dons un si

noble usage. C'est qu'en effet, leur organisation politique et sociale fut la cause de leur décadence.

Dirons-nous avec M. Guizot : « Les Arabes étaient conquérants et missionnaires ; la force de la parole et celle de l'épée étaient chez eux dans les mêmes mains. Plus tard, ce caractère a déterminé le tour fâcheux de la civilisation musulmane, c'est donc dans l'unité des pouvoirs temporel et spirituel, dans la confusion de l'autorité morale et de la force matérielle, que la tyrannie qui paraît inhérente à cette civilisation, a pris naissance. Telle est, je crois, la principale cause de l'état stationnaire où elle est partout tombée. » (*Civilisation en Europe.*)

Ou bien, est-ce dans les vices de l'organisation intérieure, dans la diversité des éléments qui constituaient cette nation, dans le manque de stabilité du pouvoir, cause incessante de dissensions intestines, dans le défaut d'unité de son administration, qu'il faut les rechercher ?

Quelles qu'elles soient, nous pouvons constater avec bonheur que l'ancienne organisation politique et sociale du peuple algérien disparaît et s'efface. L'Arabe de l'Afrique française échappe aujourd'hui à l'action stupéfiante des gouvernements antérieurs ; car où apparaît le drapeau de la France, la civilisation se met en marche. Les peuples courbés sous la servitude relèvent la tête quand passe le génie de notre patrie.

Je ne vous dissimulerai pas cependant qu'une pensée triste traverse mon esprit lorsque, en prononçant ce mot de régénération, mes yeux quittent l'Europe pour se reporter au-delà des mers, au milieu des contrées que la civilisation européenne a voulu ressusciter. Là, depuis des siècles, on a cherché par des tentatives surhumaines à réveiller des races qui, elles aussi, eurent en partage un degré assez élevé de civilisation. Là, les gouvernements ont épuisé tout ce qu'ils avaient de puissance, pour relever des nations déchues; des missionnaires de tout ordre ont dépensé un zèle et un courage admirables, pour aboutir aux plus déplorables résultats. Je n'ai pu passer sous silence ces tentatives et leur insuccès, car on ne doit pas mentir à l'histoire : les revers d'un autre âge ont aussi leur enseignement, notre devoir est de les mettre à profit. Les Indiens d'Amérique se retirent au fond des forêts du Nord, à mesure que la civilisation s'avance. Le Canada ne nous montre aujourd'hui, malgré tous nos efforts, que des indigènes abrutis plutôt qu'émancipés. En Asie, les Indiens n'ont cessé de repousser le progrès que leur offrait l'Angleterre. On dirait que, dans la chute d'un peuple, il y a un degré d'abaissement une fois atteint auquel nul pouvoir humain ne peut plus remédier : la commotion a été trop forte; la nation s'est faite cadavre.

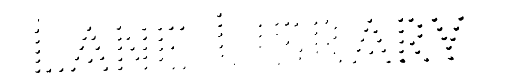
C'est que le travail est pour ainsi dire la mesure de la perfectibilité d'un peuple. Le repos physique ou intellectuel

amène la décadence morale, et alors les nations comme les individus se mettent hors la loi du progrès. Le contact de la civilisation est pour ces peuples le dernier coup de massue.

Il est évident, Messieurs, que l'Arabe de l'Algérie n'a pas encore atteint ce dernier degré d'abaissement. La vie, chez lui, commence à reparaître. Cinq siècles d'esclavage ne lui ont donné que le masque de la décrépitude ; et sous le souffle libérateur de la France, ses brillantes facultés, son amour pour l'agriculture, le premier et le plus noble des travaux, se raniment. A côté du développement matériel qui, après trente ans à peine, partout se manifeste, vient se placer maintenant le développement intellectuel, condition nécessaire, indispensable à tout progrès. Sous cette double influence apparaît alors le couronnement de tout édifice social : le perfectionnement moral.

C'est pour atteindre cette seconde condition du progrès, le développement intellectuel, que les sciences en général nous paraissent avoir une grande influence. Elles se montrent à nous avec une double puissance, celle de la méthode et celle des faits.

La méthode scientifique basée sur l'expérience proclame, vous le savez, l'intervention des sens dans l'étude des phénomènes de la nature, et donne comme assise première



à la raison, les résultats obtenus par l'analyse. Par elle, l'intelligence se dégage de toute intervention imaginaire, et s'habitue à considérer les hommes et les sociétés d'après les lois naturelles qui les régissent: toute intervention étrangère à cette origine est frappée à sa naissance de stérilité.

Les faits, en sollicitant l'attention, s'emparent de l'esprit, le captivent et développent chez les individus, soit par leurs résultats immédiats, soit par leur conséquence possible, le plus puissant mobile du progrès, le sentiment de l'intérêt.

Prenons un exemple : la prédestination, cause si active de langueur, résisterait-elle longtemps devant l'explication raisonnée de certains phénomènes de la nature ? Ceux-ci en sont aujourd'hui l'occasion et le prétexte ; mais alors ce sentiment, sans être étouffé, serait au moins amoindri et augmenterait chez l'Arabe l'initiative individuelle. Faites un instant, par la pensée, l'application des résultats de la science moderne à cette foule de préjugés qui empêchent l'individu de se mêler au courant européen ; supposez-lui quelque peu de cet esprit philosophique éclos au XVIIIe siècle par un si long enfantement, et l'Arabe, après une courte succession de générations, proclamera lui-même, stupéfait de l'ignorance de ses aïeux, la loi de la perfectibilité indéfinie.

Mais si la méthode scientifique, si les faits ont exercé sur les nations européennes l'influence qui vous les montre

aujourd'hui à ce degré de prospérité, n'y-a-t-il pas à craindre que l'organisation de la société arabe ne se dresse devant nous comme une difficulté insurmontable ? ne serait-elle pas le rocher de Sisyphe retombant sans cesse au moment où le but paraît être atteint ? Il ne suffit pas en effet d'enseigner aux individus, il faut tenir grand compte de l'éducation de la première enfance : elle décide, en général, des destinées des hommes.

Car, à côté de l'instruction que l'homme peut acquérir par l'enseignement ou par les livres, se place, par rang d'importance et d'antériorité, celle qui a été puisée dans la famille. C'est là où l'enfant se développe, où il acquiert les premières notions des objets, d'abord confuses, puis de plus en plus claires. Le souvenir de ces sensations premières s'éveillant sous des sensations nouvelles, la comparaison s'établit et le jugement apparaît ; puis, des notions dues aux sens, l'intelligence s'élève à des idées abstraites, et, par une succession indéterminée, toutes les facultés s'épanouissent ; mais le milieu où s'est fait le développement des sens et de l'intelligence a marqué l'être d'un sceau indélébile, et toutes les actions qui, plus tard, aideront à son perfectionnement, ne sauraient effacer la marque de ce premier début.

Est-il permis d'espérer que ces créatures écloses au foyer de la société musulmane pourront conserver l'empreinte de

notre civilisation ? Les souvenirs de la première enfance, endormis peut-être par notre éducation, ne se réveilleront-ils pas, anéantissant en une heure plusieurs années d'un travail opiniâtre ?

On ne saurait nier qu'il en ait été ainsi dans quelques circonstances. Ceux qui devaient marcher en éclaireurs, servir de point d'appui et de guide, de retour dans la tribu semblent avoir tout oublié, pour se replonger dans les erreurs de leurs aînés ; ou s'ils ont conservé quelque chose de notre civilisation, ce sont les vices.

Ces efforts perdus nous donnent la clé de bien des découragements. Pour nous, ces résultats, quelque pénibles qu'ils soient, nous démontrent une fois de plus la supériorité des méthodes générales. Ils nous font voir le peu de fondement des tentatives isolées ; ils nous révèlent enfin que le progrès général n'existe que si le développement intellectuel accompagne le développement matériel. Aussi la régénération d'un peuple doit-elle être une œuvre de longue haleine, les impatiences n'y sont pas excusables, car les générations qui se succèdent sont la seule base d'opération admissible pour la rédemption des races tombées.

L'éducation, qu'elle vienne de la famille ou du dehors, a cela de grand et de sublime, qu'il n'y a pas de puissance capable d'anéantir ses effets. Sans doute ces deux modes

de perfectionnement de l'individu réagissent vivement l'un sur l'autre, se contrebalancent, se modifient l'un par l'autre, mais ils ne sauraient s'exclure.

L'éducation de la famille, quelle que soit sa force, ne détruira jamais complètement l'impression produite par l'éducation extérieure. S'il en avait été autrement, les sociétés seraient restées stationnaires et le progrès une utopie.

La transformation du peuple arabe en une société analogue aux sociétés européennes ne peut être obtenue, avons-nous dit, que par l'éducation de générations successives. Ceci demande quelques éclaircissements. Personne ne conteste l'influence de la famille ; personne aussi ne peut admettre l'intervention directe dans ce sanctuaire dont le chef est le grand-prêtre. Il y a lieu de se demander alors si l'écueil que nous signalions tout à l'heure ne serait pas le nôtre? Oui, si l'éducation continue à être un fait isolé ; mais si l'ensemble d'une génération profite des progrès accomplis de l'autre côté du continent, il est certain, l'histoire des peuples est notre garant, que cette première génération conservera un degré, quelque faible soit-il, de l'action qu'elle aura subie. Imaginez la part du progrès aussi petite que vous voudrez, elle ne manquera pas de marquer sur les mœurs indigènes. Les hommes qui se lèveront sous cette première influence, passant au même crible, garderont déjà plus que les premiers, l'intervention de la famille [redacted] [redacted] l'éducation sera moins hostile au progrès. L'instruc-

dans

tion aura sur eux une influence plus puissante, et peu à peu, son action grandissant en raison composée, la distance qui les sépare des peuples civilisés disparaîtra. Alors un jour naîtra où, sous ce progrès successif, par une gradation naturelle, les Arabes de l'Algérie marcheront côte à côte, rivaliseront peut-être avec les Européens.

Dans cet ordre d'idées, permettez-moi de m'appuyer de l'autorité d'un homme qui, admirateur de la France aujourd'hui, combattit contre elle pour relever son pays. Abd-el-Kader, dans son livre intitulé : ***Rappel à l'intelligent**, **Avis à l'indifférent***, nous dit : « L'esprit qui ne s'est fait aucune opinion par lui-même sur une vérité, ne peut souvent la découvrir à cause du voile qu'a jeté sur lui une croyance antérieure venue dès l'enfance par voie d'imitation et bénévolement acceptée. Cette croyance s'interpose entre l'esprit et la vérité, et l'empêche de reconnaître autre chose que ce qu'il a déjà adopté par imitation. C'est là le grand voile qui a fermé, pour la plupart des hommes, le chemin de la vérité ; car les croyances aveugles qui enveloppent leur âme s'y sont incrustées et ont en quelque sorte pétrifié leur esprit. »

Nous venons d'indiquer, Messieurs, comment l'instruction française pouvait contrebalancer l'influence de la famille, de quelle manière celle-ci pouvait, un jour peut-être, venir en aide à la civilisation ; mais toutes les difficultés ne

sont pas levées. Le fatalisme et la superstition apparaissent dans la religion musulmane comme un récif redoutable contre lequel le progrès doit sombrer. Nous le savons, la suppression de la volonté humaine, de la liberté, conduit à l'indifférence, ce premier germe de mort pour les individus et pour les peuples. Depuis longtemps la philosophie l'a reconnu : quelles que soient les croyances, la religion, le progrès est interdit à ceux qui proclament la doctrine du *fatum* des anciens, de la prédestination de quelques sectes modernes. Qui dit fatalité dit repos. Or, en ce monde, où tout marche, l'état stationnaire est déjà la décadence.

Est-il vrai que le Coran ait inscrit la fatalité au nombre des décrets éternels? Pour toute réponse, permettez-moi de citer *les passages des versets* qui, aux yeux de quelques penseurs, semblent en accuser la tache :

La puissance de Dieu est infinie. — Il est le puissant, il est le sage: il égare, il dirige celui qu'il veut. — Dieu entend et voit tout; il met à l'épreuve les plus fidèles si telle est sa volonté. Certes, on ne saurait le méconnaître, partout éclate l'omnipotence du Créateur, et nulle part nous ne trouvons inscrite la négation de la liberté, cet attribut de l'humanité.

Eh! Messieurs, Abd-el-Kader, dans l'ouvrage que je vous ai signalé, parle sans cesse du progrès, de la perfectibilité de l'individu. Si le philosophe arabe exclut de son livre le fatalisme, pouvons-nous admettre que cette doc-

trine funeste soit inscrite au nombre des dogmes de la r gion musulmane? «Si les Musulmans et les Chrétiens n coutaient, dit l'émir, je ferais cesser leur antagonisme ils deviendraient frères à l'intérieur et à l'extérieur.»

Ailleurs il nous dit: «L'homme ayant reçu de Diei don de la perfectibilité, rien ne le dépare plus que de gliger son âme et de la dépouiller de cette faculté.

» Je n'ai pas vu de plus grand défaut chez l'homme celui de laisser une chose imparfaite, alors qu'il a le p voir de la perfectionner.»

Et encore: «Tout homme a été créé pour connaître choses telles qu'elles sont: on dirait qu'elles sont conter en lui, tant son aptitude est prête à les comprendre.»

Et ailleurs: «La science constituant la perfection maine, tout homme est naturellement amant de la scie et désire la posséder; il a de la joie quand il y a pa cipé, fût-ce pour peu de chose; et lors même qu'il rec naît dans celui qui lui a donné le titre de savant défaut de sincérité, c'est avec tristesse qu'il se voit poussé du rang des savants. Il aime la science pour e même et pour sa perfection, et non autrement.»

Enfin: «Sachez que la science n'est pas blâmable elle-même puisqu'elle est science; il n'y a rien de nuisi en elle du moment qu'elle est connaissance, comme il a rien d'utile dans l'ignorance du moment qu'elle est ig rance; car dans chaque connaissance il y a une utilité, :

pour l'autre vie, soit pour celle-ci, soit pour la perfection humaine, puisque dans chaque science l'examen ajoute à l'esprit une connaissance de plus.

Messieurs, si un mercredi vous vous dirigez de bonne heure vers le village de Saint-Eugène, vous trouverez à quelques pas de la ville, sur la plage, dans un coin que respecte l'agitation de la mer, une foule silencieuse, inquiète : c'est l'image vivante de la superstition. Un sacrificateur, une prêtresse, nés dans le Soudan, demandent les secrets de la destinée au sang de quelques victimes, providences d'un joyeux festin. Regardez cette femme accroupie, la tête plongée dans ses mains; elle soupire, elle pleure, mais la victime égorgée s'enfuit des mains du sacrificateur, et de son aile mourante s'en va battre le flot indifférent. Alors la tristesse est bannie, la joie éclate : Dieu est grand, et la femme est heureuse des sourires du Destin. Là-bas, voyez cet homme : son œil éteint, tourné vers l'horizon, déguise mal l'agitation de son âme; il attend, rien ne peut le distraire, car il attend; il vient demander à la fortune ses caresses; son tour arrive, mais la bête expire sous le couteau : tout est perdu; dans son désespoir, il va menacer Dieu ; mais une pensée l'arrête : je reviendrai à la prochaine cérémonie, dit-il, Dieu, sois-moi favorable!

Cette forme de la superstition, nous l'avons choisie parce que vous la connaissez tous. Cette infirmité de l'esprit

humain se multiplie à l'infini chez le peuple arabe. Un gros volume in-8° suffirait à peine à enregistrer toutes ses manifestations. Nous ne dirons pas cependant qu'à elle seule elle puisse arrêter la marche du progrès chez les Musulmans, car la raison éclairée par la science l'atteindra la première. Et d'ailleurs, ne voyons-nous pas les peuples de tous les âges traîner son char de reine, vénérer cette souveraine à la physionomie changeante, suivant les temps et les lieux ? A-t-elle arrêté un instant la marche de la civilisation ? Notre France du XIXe siècle, si admirable à tant de titres, a-t-elle cessé de sacrifier à cette antique divinité ? Depuis le baquet de Mesmer, que de formes nouvelles la superstition n'a-t-elle pas revêtues ! Le magnétisme, les esprits frappeurs, les médiums, les escargots sympathiques, l'homœopathie, n'ont-ils pas cette commune mère ? Nul n'oserait prétendre cependant que la perfectibilité individuelle soit enrayée par ces croyances mystiques ; aussi la raison s'en émeut aujourd'hui dans de faibles limites. Fière de sa puissance, elle pardonne à l'homme ses caprices.

Si l'esprit philosophique a fondé en Europe la société actuelle, est-il permis d'admettre qu'il ne saurait influer sur la société arabe indigène ? A notre avis, c'est cet esprit de libre examen qui doit réveiller cette race asservie, et il est facile de comprendre ce que la vulgarisation des faits, la méthode scientifique peuvent produire dans cette direc-

tion. *Le fanatisme, cet effet d'une fausse conscience qui asservit la religion aux caprices de l'imagination et au dérèglement des passions*, trouvera en lui un remède efficace (Voltaire).

Messieurs, un des premiers actes de l'administration des Arabes conquérants était de fonder une école dans chaque ville soumise; cette remarque historique me servira de transition pour vous parler de l'École de médecine d'Alger et de son influence sur la civilisation des Arabes français. Il y aura bientôt quatre ans que Son Altesse Impériale le prince Napoléon, pénétré de l'importance des sciences, s'empressa, dans l'intérêt du progrès, d'assurer l'organisation de notre École de médecine. Qu'il nous soit permis de lui rendre aujourd'hui ce faible hommage d'une vive reconnaissance!

L'École d'Alger, en effet, a une mission plus large à remplir que ses aînées de France. Il ne s'agit pas seulement pour elle de faire des médecins européens ou indigènes; son établissement répond encore, croyons-nous, à un autre ordre d'idées beaucoup plus élevées: celles d'aider par les sciences au problème de la civilisation des indigènes. Dans toute organisation sociale appelée à durer, le développement matériel et le développement intellectuel marchent côte à côte. C'est ce que nous montre la France, qui à tant de titres doit nous servir de modèle. Chez elle, le progrès

intellectuel a toujours suivi de près ou accompagné le progrès matériel. Celui-ci, sollicitant plus immédiatement l'esprit des individus, a déjà laissé sa trace dans la modification que subit la société arabe. L'autre, par une conséquence légitime, à ce début est resté en arrière. L'heure de se mettre en marche a sonné pour lui, et notre institution, dans ses limites, est appelée à préparer la voie de la régénération.

Toutes les sciences apportent leur pierre à l'édifice social; la médecine, par une conséquence naturelle, lui doit la sienne ; son action est considérable. Nous ne saurions mieux faire que de donner la parole à Cabanis. Le célèbre physiologiste, après avoir démontré que la médecine fournit les bases solides de toute philosophie rationnelle, s'exprime ainsi :

«La médecine rend encore un service essentiel : de même que toutes les autres sciences physiques, de même que les autres arts qui s'appuient sur l'observation délicate de la nature, elle tend directement à dissiper tous les fantômes qui fascinent et tourmentent les imaginations. En accoutumant l'esprit à ne voir dans les faits que les faits eux-mêmes et leurs relations évidentes, elle étouffe dans leur germe beaucoup d'erreurs qui ne sont dues qu'à des habitudes toutes contraires. Elle détruit particulièrement toutes celles qui se trouvent liées à des absurdités physiques, c'est-à-dire presque toutes les croyances supersti-

tieuses ; et, dans le commerce intime avec la nature, la raison contracte une indépendance et l'âme une fermeté qu'on a remarquées de tout temps chez les médecins vraiment dignes de ce nom.» (*Du degré de certitude de la médecine.*)

Nous n'avons rien à ajouter à ce tableau. L'action de la médecine y est en quelques lignes nettement définie, et il est aisé de comprendre l'influence que peut exercer la contemplation des phénomènes de la nature. Il nous reste à déterminer comment elle peut venir en aide à la civilisation des Arabes. Mais pour être compris, il nous paraît utile de dire ce qu'est le vrai médecin dans la société. Cabanis nous tracera ce portrait : « En général, dit-il, les médecins sont plus libres de préjugés que la plupart des autres hommes. L'habitude d'observer la nature leur fait voir à nu le fond de beaucoup de choses. Elle leur donne un profond mépris pour les rêves des imaginations inquiètes ou désœuvrées, beaucoup de pitié pour cette foule de sottises convenues qui gouvernent le monde. Or, il est impossible que la hardiesse de l'esprit ne communique pas, à la longue, de l'indépendance au caractère. Aussi les médecins dont le nom mérite de vivre dans le souvenir, ont-ils été de tout temps, et de vrais sages, et des amis sincères de la liberté, appréciant d'une manière courageuse et calme tout ce qui frappe de terreur ou d'admiration les autres hommes. De tout temps, ces erreurs funestes, qui n'abru-

tissent point l'esprit sans corrompre les âmes, ont trouvé dans leur sagacité et dans leur énergie des ennemis d'autant plus redoutables que souvent les attaques étaient détournées et que l'effet était produit avant que les charlatans et les oppresseurs eussent eu le temps de s'en apercevoir. Que les médecins poursuivent, qu'ils deviennent les surveillants de la morale, comme ils le sont de la santé publique, afin que les gouvernements libres et amis des hommes trouvent en eux de vrais mandarins lettrés dont la voix, répandant chaque jour dans le sein des familles les lumières avec les consolations, fasse germer de toutes parts les semences de la raison, des véritables vertus, et par conséquent du bonheur.» (*Degré de certitude de la médecine.*)

Nous voudrions, Messieurs, élever les Indigènes dans la voie que ce philosophe vient de vous montrer ; à ce point de vue surtout, le médecin, l'École par conséquent, nous paraissent avoir une influence des plus salutaires dans le grand œuvre de la régénération.

Il est facile maintenant de se rendre compte de ce que peuvent faire les médecins arabes sur chaque génération. Ils deviennent de véritables directeurs anonymes de l'opinion publique. Par eux, les préjugés, les erreurs, les traditions légendaires de la famille subissent graduellement une atteinte sérieuse, atteinte d'autant plus efficace qu'elle s'exerce

à l'insu de toutes les vigilances. La vérité, sous cette intervention indirecte, s'insinue, s'infiltre peu à peu dans les esprits, sans efforts, sans secousses, et éclaire un beau jour le règne de la raison là où le préjugé dominait sans entraves.

L'étude de l'organisation des élèves indigènes méritait de fixer notre attention. Mais l'illustre capitaine qui préside aujourd'hui aux destinées de l'Algérie a résolu la difficulté. Dans sa haute sollicitude pour tout ce qui intéresse le développement de cette France nouvelle, il vient d'assurer à notre École son action civilisatrice en créant des bourses en faveur des étudiants indigènes. Nul de nous n'oubliera jamais le souvenir de ce bienfait. Certes, il est doux de penser que ceux à qui la gloire a tout donné savent encore, dans les généreux élans de leur âme, trouver une heure pour l'agrandissement des générations à venir.

Et maintenant, Messieurs, cette solennité médicale autorisait-elle le sujet que je me suis posé? S'il est permis d'en douter, si la question semble manquer d'à-propos, si le rôle du médecin est de se circonscrire à la curation du malade, tout cela étant vrai relativement, permettez-moi quelques courtes considérations pour me justifier, ou mieux pour m'expliquer.

Le médecin, dans sa carrière, analyse des phénomènes

de l'ordre matériel, mais les faits d'ordre moral sont aussi de son domaine. Il va au-delà du trouble de la fonction et de l'organe ; il remonte à l'étude des causes, les étudie dans leur nature et dans leurs conséquences. L'être souffrant lui apparaît ainsi sous deux aspects : organique et moral, ou, si vous aimez mieux, d'homme et de brute. Guérir, soulager ou consoler, tel est son but, et pour l'atteindre il doit connaître ces deux manifestations de l'individu.

Vous le voyez, la pratique de l'art l'oblige à être autre chose qu'un *donneur de médicaments*. Les sentiments, les passions, toutes les affections de l'âme réclament son attention, ses méditations. Son esprit s'élève au-dessus du fait particulier, il embrasse l'homme dans la généralité de son existence.

Pour finir, j'emprunterai la plume de M. Guizot : « La science est belle, sans doute, et vaut bien à elle seule les travaux de l'homme ; mais elle est mille fois plus belle quand elle devient une puissance et enfante la vertu. C'est là, Messieurs, ce que nous avons à en faire : découvrir la vérité, la réaliser au dehors, dans les faits extérieurs, au profit de la société ; la faire tourner, au dedans de nous, en croyances capables de nous inspirer le désintéressement et l'énergie morale, qui sont la force et la dignité de l'homme dans ce monde. Voilà notre triple tâche ! voilà où notr

travail doit aboutir ! Travail difficile et lent, et qui s'étend au lieu de prendre fin par le succès. Mais, en aucune chose peut-être, il n'est donné à l'homme d'arriver au but ; sa gloire est d'y marcher. » (*Histoire de la civilisation en France.*)


LANE MEDICAL LIBRARY
This book should be returned on or before the date last stamped below.



